

Deborah Levy



Ce
que je
ne veux
pas
savoir

Éditions
du sous-
sol

*CE QUE
JE NE
VEUX
PAS
SAVOIR*

Deborah
Levy

Titre original

Things I Don't Want to Know. A response to George Orwell's
1946 essay "Why I Write"

Le livre a été publié pour la première fois en **2013**
par Notting Hill Editions Ltd, ensuite par Penguin Books
en **2014** et **2018**

© Deborah Levy, **2013**

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol,
2020 pour la traduction française

Photographie en couverture : *Vivre sa vie* (**1962**),
film de Jean-Luc Godard, © Les Films de la Pléiade, DR

Conception graphique gr20paris

ISBN : **978 23 646 8453 9**

Ce que je ne veux pas savoir

Une réponse au “Pourquoi j’écris”
de George Orwell (1946)

Traduit de l’anglais
par Céline Leroy

Deborah Levy

Éditions
du sous-
sol

Tous les animaux sont égaux,
mais il y en a qui le sont plus que
d'autres.

George Orwell,
La Ferme des animaux (1945)

Je sais, en gros, comment je
suis devenu écrivain. Je ne sais
pas précisément pourquoi. Avais-je
vraiment besoin, pour exister,
d'aligner des mots et des phrases ?
Me suffisait-il, pour être, d'être
l'auteur de quelques livres ? [...]
Il faudra bien, un jour, que je
commence à me servir des mots
pour démasquer le réel, pour
démasquer ma réalité.

Georges Perec,
Je suis né (1990)

Un

Visée politique

“Tu n’es rien d’autre que ta vie.”

Jean-Paul Sartre,
Huis clos (1944)

Ce printemps-là, alors que ma vie était très compliquée, que je me rebellais contre mon sort et que je ne voyais tout bonnement pas vers quoi tendre, ce fut, semblait-il, sur les escalators de gares que je pleurais le plus souvent. La descente se passait bien, mais quelque chose dans mon immobilité et le mouvement ascendant provoquait cette réaction. Comme surgies de nulle part, les larmes coulaient de mon corps et le temps que j’arrive au sommet et sente le souffle du vent, je devais vraiment prendre sur moi pour arrêter de sangloter. À croire que la vitesse de l’escalator m’entraînant dans son ascension était l’expression physique d’une conversation que j’entretenais avec moi-même. Les escalators, qui dans les premiers temps de leur invention étaient connus sous le nom d’“escaliers roulants”, ou “escaliers magiques”, en Angleterre, s’étaient mystérieusement transformés en zones dangereuses.

Je m'assurais de ne surtout pas manquer de lecture lors de mes déplacements en train. C'était bien la première fois de ma vie que j'étais contente de lire des rubriques sur les problèmes de tondeuse du journaliste. Quand je n'étais pas absorbée dans ce genre de choses (qui revenait pour moi à me faire tirer dessus avec un fusil hypodermique), je retournais sans cesse au court roman de Gabriel García Márquez, *De l'amour et autres démons*. De tous les personnages aimés ou délaissés qui rêvent et complotent depuis des hamacs sous le ciel bleu des Caraïbes, le seul qui m'intéressait vraiment était Bernarda Cabrera, l'épouse volage d'un marquis qui n'attend plus rien ni de la vie ni de son mariage. Pour échapper à cette existence, Bernarda Cabrera découvre le "chocolat magique" de Oaxaca grâce à l'esclave qui lui sert d'amant et entame une vie en proie au délire. Adonnée à la consommation de cacao et de mélasse fermentée, elle passe la plupart de ses journées nue, étendue à même le sol de sa chambre, "vaincue par les fulgurations létales de ses flatulences". Le temps que je descende du train et fonde en larmes sur ces escalators qui m'invitaient manifestement à lire en moi (à un moment où j'aurais préféré lire tout autre chose), j'envisageais Bernarda comme un modèle à suivre.

Je sus qu'il était temps d'agir la semaine où je restai plantée dans la salle de bains à fixer

du regard un poster intitulé “The Skeletal System”. On y voyait un squelette humain avec ses organes internes ainsi que le nom des os en latin, mais je lisais toujours le titre de travers pour le rebaptiser “The Societal System”. Je pris une décision. Si les escalators étaient devenus des machines douées d’une ardente émotivité, un système me conduisant vers des lieux où je ne voulais pas me rendre, pourquoi ne pas acheter un billet d’avion pour un lieu qui m’attirait vraiment ?

Trois jours plus tard, je glissai mon ordinateur portable flambant neuf dans sa housse et m’envolai pour Palma de Majorque, assise à la place 22C, côté couloir. Pendant le décollage, je m’aperçus qu’être échouée entre ciel et terre revenait plus ou moins à emprunter un escalator. L’homme qui avait eu le malheur d’être placé à côté d’une femme en pleurs ressemblait à un ancien militaire passant désormais sa vie à la plage. J’étais heureuse que mon compagnon de vol à bas coûts soit un type costaud aux larges épaules carrées et au cou épais rayé de zébrures laissées par les coups de soleil, mais je refusais la moindre tentative de réconfort. En fait, mes larmes le précipitèrent dans une frénésie d’achats proche du coma tantrique parce qu’il fit signe à l’hôtesse de l’air et commanda deux canettes de bière, une vodka-Coca, un Coca, un tube de Pringles, un jeu à gratter, un ourson rempli de mini-barres chocolatées, une

montre suisse en promotion, puis il demanda à l'équipage si la compagnie aérienne proposait l'un de ces concours où l'on pouvait gagner des vacances gratuites par tirage au sort. Le militaire bronzé me fourra l'ourson sous le nez et dit : "Tenez, ça va forcément vous remonter le moral", comme si l'ourson était un mouchoir avec des yeux en verre cousus dessus.

Quand l'avion atterrit à Palma à onze heures du soir, le seul chauffeur de taxi prêt à m'emmener dans les montagnes par les routes escarpées était peut-être aveugle parce que des nuages blancs flottaient sur ses deux yeux. Dans la file, personne ne voulut admettre craindre un accident, mais tout le monde s'était écarté au moment où il se garait derrière les autres taxis. Après négociation du prix, il se débrouilla pour conduire sans regarder la route, les doigts sur les boutons de la radio et les yeux rivés sur ses pieds. Une heure plus tard, il engageait sa Mercedes sur une route étroite bordée de pins dont je savais qu'elle était beaucoup plus longue qu'il n'y paraissait. Il parvint à gravir la moitié de la pente avant de hurler "NO NO NO" et de stopper brusquement le véhicule. Pour la première fois de tout le printemps j'eus envie de rire. On resta ainsi dans le noir, un lapin courant à travers l'herbe, sans qu'aucun de nous sache quoi faire ensuite. Je finis par lui donner un généreux pourboire pour sa conduite si imprudente et j'entamai la longue remontée du

chemin obscur dont je me souvenais vaguement qu'il menait à l'hôtel.

L'odeur de feu de cheminée provenant des maisons en pierre plus bas, les cloches des moutons en train de brouter et l'étrange silence qui venait s'intercaler entre chaque son de cloche me donnèrent soudain envie de fumer. J'avais arrêté la cigarette depuis longtemps, mais à l'aéroport j'en avais acheté un paquet de marque espagnole avec la ferme intention de reprendre. Je m'installai sur un rocher humide abrité par un arbre légèrement en retrait du chemin, coinçai mon ordinateur entre mes tibias et m'en allumai une sous les étoiles.

Fumer des cigarettes espagnoles bon marché à l'arrière-goût de vieille chaussette sous un pin était tellement mieux que de lutter pour ne pas partir à vau-l'eau sur des escalators. D'une certaine façon, il était réconfortant d'être littéralement perdue puisque je l'étais déjà dans tous les autres domaines de ma vie, et à l'instant où je me disais qu'il me faudrait peut-être passer la nuit dehors, j'entendis quelqu'un crier mon prénom. Plusieurs choses se produisirent simultanément. J'entendis quelqu'un sur le chemin, puis je vis les chaussures rouges d'une femme qui s'avançait vers moi. Elle hurla mon prénom une fois de plus, mais pour une raison inconnue, j'étais incapable de faire le lien entre lui et moi. Soudain, j'avais le faisceau d'une lampe torche braqué sur le visage et quand la femme me vit

assise sur le rocher abrité par l'arbre en train de fumer une cigarette, elle dit : "Ah, vous voilà."

Son visage était d'une pâleur choquante et je me demandai si elle était folle. Puis je me souvins que c'était moi, la folle, parce qu'elle essayait de me faire me lever de mon caillou posé sur la crête d'une montagne, vêtue comme pour aller à la plage par une nuit où la température était tombée en dessous de zéro.

"Je vous ai vue entrer dans la forêt. Je crois que vous vous êtes perdue, hein ?"

J'acquiesçai, mais je dus avoir l'air déconcertée car elle ajouta : "Je suis Maria."

Maria était la propriétaire de l'hôtel et elle avait l'air beaucoup plus vieille et triste que dans mon souvenir. Elle pensait sans doute la même chose de moi.

"Bonsoir Maria." Je me levai. "Merci d'être venue me chercher."

On se dirigea en silence vers l'hôtel et, avec sa lampe torche, elle désigna le virage où j'avais raté le chemin, comme une détective privée amassant les indices de quelque chose que ni elle ni moi ne pouvions comprendre.

Les gens qui séjournent dans cette *pen-sión* veulent des choses précises : un endroit tranquille près des vergers d'agrumes et des cascades, de grandes chambres à un prix abordable, un endroit calme où se reposer et réfléchir. Pas de minibar ni de télévision, pas de bouilloire, pas de room-service. Elle ne figure

SOURCES

Certaines citations traduites sont extraites des ouvrages suivants :

Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, traduit de l'allemand par Patrick Wotling, Paris, Garnier-Flammarion, 2000.

George Orwell, *La Ferme des animaux*, traduit de l'anglais par Jean Quéval, Paris, Champs libres, 1981.

Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, traduit de l'anglais par Clara Malraux, Paris, Denoël, 1992.